



L'ÉLEPHANT NOIR



« Nous avons beau déclarer la paix au monde, si l'ennemi nous déclare la guerre, il nous faut assumer cette réalité... »

Julien Freund (1921-1993) - Philosophe et sociologue français.

Numéro 32
Septembre 2017

Directeur de la Publication
André Piaskowski
Directeur de la Rédaction
Claude Bouvinet
Conseiller Technique
Pierre-Yves Chaulieu

CREDIT PHOTOS

P-Y. Chaulieu
A. Piaskowski
Y. Guédon
J. Heim
P. Gavot
A. Tétard
F. Cann
J-C. Tonino
J-P. Denay
J-C. Desvignes
J-P. Berthoumieu
A. Hénaff
Comité National des Traditions
des Troupes de Marine
Patrimoine de l'Amicale CP
L'éléphant inconnu

SOMMAIRE

- 2-6. Rassemblement des *Eléphants Noirs* à Bayonne, les 24 et 25 juin 2017
- 7. Histoires d'Eléphants
- 8-11. Rapport de mission du Lieutenant François Cann
- 12-13. Le bienfait colonial
- 14. Une victoire de la défense européenne (1095)
- 15. La colonisation franque en Orient (1098-1291)
- 16-19. Adieu à nos amis disparus
- 20. Le nouveau président



ADRESSE DE L'AMICALE

AMICALE DE LA CPIMA
68 avenue Lt Jacques Desplats
BP 60339
81108 CASTRES CEDEX
elephantsnoirs6@gmail.com
www.amicale-cp.com

25 JUN 2017 : DANS LA CITADELLE A BAYONNE, DEVANT LEUR STÈLE COMMÉMORATIVE, UNE CENTAINE D'ÉLÉPHANTS NOIRS ONT HONORÉ LA MÉMOIRE DE LEURS 27 AMIS «MORTS POUR LA FRANCE».



C'est dans l'enceinte de la Citadelle à Bayonne, haut-lieu de la Brigade et du 1er RPIMA, qu'en 2014, les *Eléphants Noirs* avaient inauguré leur monument à la mémoire des 27 «Morts pour la France» du GCCP-CPIMA de l'ex-AEF (1948-1975).

A l'occasion de leur assemblée générale, le 25 juin 2017, les *Eléphants Noirs* ont accompli une nouvelle fois leur devoir de reconnaissance en leur rendant les honneurs qu'ils ont mérités.



Ce 32ème bulletin rapporte abondamment les moments forts de ce rassemblement, avec des images qui nous sont offertes notamment par nos amis J-C. Desvignes, J-P. Berthoumieu et A. Hénaff.

Et dans le cadre de notre histoire coloniale, nous avons cru intéressant de rappeler à nos lecteurs quelques souvenirs de notre colonisation à travers les âges.

**CÉRÉMONIE COMMÉMORATIVE DANS LA CITADELLE A BAYONNE LE 25 JUI 2017
L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE D'UNE CENTAINE D'ÉLÉPHANTS NOIRS
HONORE LES 27 MORTS POUR LA FRANCE DU GCCP-CPIMa D'AEF (1/3)**



**Ordre du jour
du Président des *Eléphants Noirs***

Très chers amis,

Il y a aujourd'hui trois ans, ici même, les *Eléphants Noirs* ont fait graver, dans les pierres de la Citadelle, les noms de leurs 27 amis, morts au combat, « loin de chez nous en Afrique ».

Par cette réalisation, ils ont aussi contribué à perpétuer la mémoire glorieuse des anciens commandos parachutistes coloniaux d'Afrique équatoriale.

C'est pourquoi je vous invite, par un court rappel de notre histoire, sur cette terre africaine où nous avons versé du sang et des larmes, de les faire revivre une nouvelle fois, dans notre piété, nos regrets et nos souvenirs.

Souvenons-nous que peu de temps après la fin de la Guerre d'Algérie, l'euphorie des indépendances, observée dans nos anciennes colonies d'Afrique noire, est de très courte durée ; à plusieurs reprises, en effet, à la demande des nouveaux gouvernants, les Troupes de Marine doivent intervenir militairement, notamment au Congo, au Gabon, au Cameroun pour y maintenir, ou y restaurer, l'ordre et la souveraineté.

C'est aussi le cas au Tchad, dès 1968, quand le Général de Gaulle appelle M. Fernand Wibaux aux fonctions d'ambassadeur de France et lui définit le cadre de sa mission dans ces termes :

« Le Tchad est un pan de mur de notre édifice. C'est un pan de mur vermoulu, mais il doit rester debout. »

Héritière du « *Groupe Colonial de Commandos Parachutistes d'Afrique Equatoriale Française* », créé en 1948 à Brazzaville, la « *6^{ème} Compagnie Parachutiste d'Infanterie de Marine* », déplacée à Fort-Lamy, articulée en une section de commandement, trois puis quatre commandos et une section de livraison par air, avec un effectif de moins de deux cents personnels, devient le « *fer de lance* » de la première force d'intervention française déployée au Tchad entre 1969 et 1975.

Elle affronte alors, dans de nombreux et durs combats, au prix de pertes importantes, notamment dans les provinces désertiques du Borkou-Ennedi-Tibesti, des bandes rebelles fortement armées, hostiles au gouvernement tchadien.

Demeuré confidentiel, pour des raisons éminemment politiques, l'engagement tchadien de la CPIMa ne fera l'objet, le 29 novembre 1972, que d'un très discret témoignage de satisfaction ministériel dont voici un extrait : « *Magnifique unité qui a fait preuve depuis 3 ans d'un dynamisme,*



Au pied de la stèle commémorative, sur laquelle sont gravés les noms de nos vingt-sept amis «Morts pour la France» en Afrique Noire, une gerbe de l'Amicale a été déposée par l'ancien Président Claude Bouvinet, le Général Jacques Rosier, l'Adjudant-chef (H) Jean-Pierre Bonin, décoré de la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur, et le nouveau Président André Piaskowski.

**CÉRÉMONIE COMMÉMORATIVE DANS LA CITADELLE A BAYONNE LE 25 JUI 2017
L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE D'UNE CENTAINE D'ÉLÉPHANTS NOIRS
HONORE LES 27 MORTS POUR LA FRANCE DU GCCP-CPIMa D'AEF (2/3)**



d'un courage et d'une persévérance dignes des plus belles traditions des Troupes de Marine. A participé depuis le mois de mars 1969 à un très grand nombre d'opérations de maintien de l'ordre au Tchad et a obtenu de remarquables succès au combat. A montré les plus belles qualités d'abnégation et de sacrifice, perdant au combat 26 tués et 50 blessés. »

A titre d'exemple, parmi les engagements les plus durs menés par l'unité isolée, forte de trois commandos mais sans appui aérien, rappelons celui du 11 octobre 1970 à Bedo (Borkou), où une centaine de rebelles tendent une embuscade sur le commando du Lieutenant Neau, progressant en tête du convoi des Dodge 6x6 de dotation. Le combat est violent et dure deux heures : il coûte douze tués et seize blessés parmi les parachutistes mais, en réaction, les assauts successifs des commandos des Lieutenants Beaufiles et Raffenne infligent une quarantaine de tués et une trentaine de blessés parmi les rebelles qui prennent la fuite.

En fin de journée, en commentant brièvement les faits sur le perron de Matignon, le Premier ministre de l'époque déclarera aux journalistes : « Ce sont des engagés ! »



L'année suivante, le 18 juin 1971, les quatre commandos de la CPIMa, bénéficiant alors d'appuis aériens, retrouveront et surprendront cette même bande rebelle, retranchée dans la palmeraie et les rochers de Kouroudi (Borkou), en lui infligeant des pertes de quarante-deux tués, dix-sept prisonniers et trente-six armes récupérées, au prix de deux tués et sept blessés parmi les parachutistes.

Alors, aujourd'hui encore, quarante-deux ans après la dissolution de notre unité, en ce lieu et maintenant, rendons justice à nos 27 camarades « Morts pour la France », en leur exprimant une reconnaissance fidèle, et accomplissons notre devoir, en leur rendant les honneurs qu'ils ont mérités.

Aux morts !

**CÉRÉMONIE COMMÉMORATIVE DANS LA CITADELLE A BAYONNE LE 25 JUI 2017
L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE D'UNE CENTAINE D'ÉLÉPHANTS NOIRS
HONORE LES 27 MORTS POUR LA FRANCE DU GCCP-CPIMa D'AEF (3/3)**



24 ET 25 JUI 2017 : DE JOYEUSES RETROUVAILLES A ONDRES-BAYONNE
L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES ÉLÉPHANTS NOIRS (1/2)



C'est sous la voûte en cul-de-four de l'église millénaire de Tarnos, décorée des reliques de sa fresque représentant le *Jugement Dernier* (photo à droite), que la Père Richard Kalka a guidé les prières des nombreux *Eléphants Noirs*.

A l'issue de la messe, l'Assemblée Générale s'est tenue à Ondres pour entendre les rapports des membres du conseil d'administration et procéder à l'élection, à l'unanimité, du nouveau président, André Piaskowski.



24 ET 25 JUI 2017 : DE JOYEUSES RETROUVAILLES A ONDRES-BAYONNE
L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES ÉLÉPHANTS NOIRS (2/2)



HISTOIRES D'ÉLÉPHANTS



C'est vrai que son air balourd donne l'impression d'être peu vivace ; mais sa puissance et son intelligence ont fait de lui une arme redoutable dans les batailles.

L'entraide et l'affection font qu'ils ont un sens social très développé. À cette solidarité s'ajoute une grande fidélité à sa famille d'origine. De par sa grande taille, la gourmandise de l'éléphant va jusqu'à manger les fruits orangés du chêne mugongo, fortement alcoolisés sous l'action du soleil. Ces animaux adorent se sentir un peu « saouls » et dorment debout les yeux mi clos et les pattes vacillantes. Ce sont de bons vivants.

L'éléphant a souvent été utilisé pour les batailles et cela bien des siècles avant JC ; Darius, Alexandre le Grand, Antiochus 1^{er} Soter, Ptolémée Philopator, les Romains, Hannibal ...

Le dernier troupeau connu est celui des « Éléphants noirs ».

Le dernier WE de juin, les « Éléphants noirs » se sont retrouvés à Bayonne et durant 48 heures les mains se sont serrées, les embrassades et les tapes amicales se sont multipliées. Joyeuse ambiance de soldats qui ont un vécu en commun et des souvenirs très forts.

Plus les années passent, plus les rangs s'éclaircissent, mais aucun n'a disparu de la mémoire des éléphants. Ce qui m'a rendu triste, c'est que j'ai vu plus de cannes, de chaises roulantes que l'an dernier. Et ceux qui souffrent dans leur chair de maladies terribles, avec dignité et courage, comme autrefois en brousse et dans le B.E.T.

Et puis, le dépôt de gerbes devant la plaque de nos morts au combat,

DES ÉLÉPHANTS NOIRS A L'HONNEUR

Le 5 décembre 2016, à l'appel du Cercle des Combattants d'AFN, pour une manifestation à Paris de «1000 drapeaux pour 100 000 morts», plusieurs membres des amicales, notamment des anciens du 8 et du 7, mais aussi de la CPiMa, étaient présents pour affirmer leur fierté et leur détermination.

D'une ampleur inédite, cet hommage s'adressait non seulement aux 25 000 soldats de l'armée française *Morts pour la France* en AFN, dont 750 tués ou disparus après le «cessez-le-feu», mais également aux 75 000 harkis dont le Président de la République a reconnu le massacre après le 19 mars 1962.



moment de recueillement court et intense suivi du chant de l'Amicale : « Loin de chez-nous » entonné la gorge un peu serrée. Mais comme disait un de nos lieutenants (J. Neau) : « Rien n'est plus jeune qu'une vieille chanson ».

Jacky Heim

HISTOIRE DE L'INSIGNE DES ÉLÉPHANTS NOIRS

Rappelons que l'insigne du GCCP-CPiMa de l'ex-AEF a été homologué sous la référence G.1032, le 29 juin 1953, à la demande du Capitaine Lucien Dobbels, alors commandant de l'unité.

La demande d'homologation avait comporté trois projets (photos ci-dessous) soumis à l'aval du Service de la Symbolique.

L'insigne qui fut retenu et porté par tous les *Eléphants Noirs* se compose de l'Ancre de la Coloniale, en métal doré, supportant une sphère formée de trois coupoles de parachutes, en métal argenté, sur laquelle figure une tête d'éléphant, en émail noir, dont les défenses sont blanches.



RAPPORT DE MISSION DU LIEUTENANT FRANÇOIS CANN
Chef du 2ème Commando de la CPiMa,
Sur la manoeuvre réalisée dans la région de Ouesso,
Aux confins du Congo-Brazza et du Cameroun, du 2 au 12 février 1960 (1/4)



Je ne voulais pas quitter l'Afrique équatoriale sans avoir connu l'une de ses particularités, la forêt vierge (celle-ci étant définie dans un bêtisier d'écoliers comme étant « *une forêt où la main de l'homme n'a jamais mis le pied !* ») et aussi cette race en voie d'extinction que sont les Pygmées.

Grâce à l'évêché de Brazzaville, je réussis à prendre contact avec le Père d'Hellemmes qui, aux confins du Congo et du Cameroun, tente, depuis une douzaine d'années, d'évangéliser les Pygmées. Mon projet est ambitieux: faire sauter le commando dans la région d'Ouesso, à 720 km au nord de Brazzaville, prendre la route à pied vers l'ouest en direction de Souanké pour rencontrer à Zouélabout (environ 80 km), le « Père » au milieu de sa tribu pygmée.

Dans la région d'Ouesso, il n'y a qu'une seule zone de saut possible : la piste d'aviation de la localité. Les éclaircies qu'on aperçoit sur les photos aériennes de la forêt sont trompeuses: ce sont des clairières où les arbres ont été coupés à un mètre au-dessus du sol ; on ne peut les remarquer car la végétation très luxuriante les a totalement recouverts.

Le lundi 1er février je prépare le « 2° » commando à cette manoeuvre ambitieuse qui doit durer onze jours. Renforcés de personnel extérieur, nous sommes au total à l'effectif de 39, soit un officier, deux sous-officiers, deux caporaux-chefs, quatre caporaux et trente paras, répartis en trois groupes :

- Groupe de commandement (6) : lieutenant Cann, sergent-chef Quatrefages, caporal-chef Da Costa (radio C9), paras Appaix, Autant et M'Boumba (agents de transmission).

- Groupe de grenadiers voltigeurs (22) : sergent Gardic.

Première équipe : caporal Rizzotti, les deux jumeaux Bachmann, Carillo, Goisnier, Tonino, Van Herrenweghe,

Deuxième équipe : caporal Léorier, Boussard, Chastagnol, Frémaux, Rébuffoni, Vocoret, Vankerneche,

Troisième équipe : Bilama, Gaday, Gara, Kamis, N'Badar, Oumar, Sirandi, Todjidjiki.

- Groupe Feu (11) : caporal-chef Romanovicus.

Première pièce : caporal Rameau, Gatineau, Landsheer, Naupu, Proult,

Deuxième pièce : caporal Moignet, Delachausée, Dubois, Masseus, Mounier-Pinon.

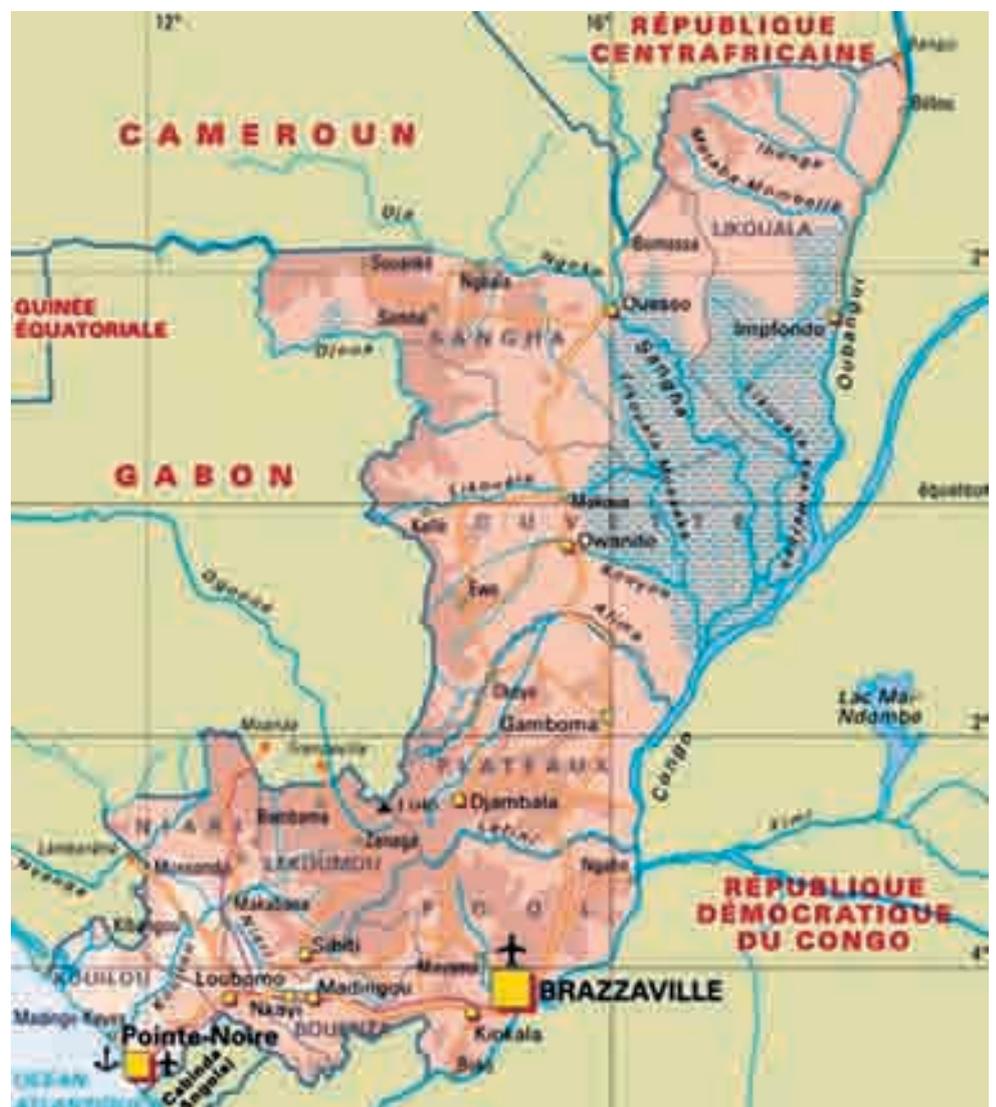
Le mardi 2 février, le commando arrive sur la base aérienne de Maya Maya et, à 7h30, embarque dans deux avions Dakota (C 47) :

- dans le premier avion, 20 paras, 6 caisses de rations et un Zodiac à 6 hommes.

- dans le deuxième avion, 19 paras, un poste radio C9, 2 bateaux Zodiac (un à 10 hommes et un à 6 hommes).

Nous avons la tenue et l'armement habituel mais en alimentation, j'ai dû « forcer un peu la dose » : quatre jours de rations individuelles sur l'homme, huit jours de rations collectives en caisse, deux dames-jeannes de vin rouge (vive la colo !)

Nous atterrissons à 10 heures sur le terrain d'aviation d'Ouesso. N'ayant pas voulu imposer un saut en parachute après deux heures et demie de vol, particulièrement inconfortables lorsqu'on est équipé de pied en cap,



RAPPORT DE MISSION DU LIEUTENANT FRANÇOIS CANN

Chef du 2ème Commando de la CPiMa,

Sur la manoeuvre réalisée dans la région de Ouessou,

Aux confins du Congo-Brazza et du Cameroun, du 2 au 12 février 1960 (2/4)

j'ai décidé d'effectuer un simple aérotransport jusqu'à Ouessou. Mais comme il s'agit d'impressionner les populations, nous allons effectuer un simple saut d'instruction sur la piste elle-même. Le saut se passe bien. Nous n'avons aucun blessé. Le public est enthousiaste : c'est la première fois qu'il voit des parachutes. Nous passons le reste de la journée et la nuit à Ouessou afin de préparer notre manoeuvre.

Le mercredi 3 février, à 3h45, nous prenons à pied la route de Souanké. Au lever du jour (à l'équateur il fait jour à 6 heures) mon adjoint le sergent-chef Quatrefoies part à la chasse, accompagné d'Appaix, un appelé local qui connaît bien l'Afrique.

Ils nous rejoignent vers 17h au village de Sangho (au PK 42). Ils sont bredouilles ! Cette marche à pied interminable fait râler d'autant plus mes gars que la piste est carrossable jusqu'à Souanké, en dépit d'une dizaine de passages difficiles en saison des pluies.

Le terrain est généralement de latérite ; il présente quelques passages difficiles en saison sèche du fait des recouvrements d'alluvions ou de sable.

La route est en totalité sous forêt, difficilement repérable d'avion. De temps à autre, environ tous les deux km, elle débouche sur une éclaircie, clairière artificielle où les indigènes ont construit une dizaine de cases, quelquefois davantage. Parfois quelques Pygmées viennent s'installer aux abords de la localité ; leurs habitations sont faites de branches et de feuilles. Il n'y a jamais de promiscuité entre eux et les villageois qui les considèrent comme des animaux.



« Sur la piste sans fin, le parachutiste Appaix tire une «chimère» en laisse »

Il arrive que certains villages soient abandonnés au bout de quelques années, probablement du fait de l'épuisement des ressources naturelles à proximité. Les villageois se déplacent alors au-delà du dernier village et reconstruisent leur nouveau village en lui donnant le nom de l'ancien.

Ces changements répétés font que les cartes au 1/200000 (qui sont de simples relevés planimétriques établis en 1947) ne sont plus à jour.

Tout au long de la route, les villageois, bien que pauvres, se montrent hospitaliers. Un groupe de combat qui n'excéderait pas une quinzaine d'hommes pourrait vivre dans la région, en autarcie, sur les ressources du pays (moutons, chèvres, volaille, ignames, tarot, bananes...)



« Un repos bien mérité à Zouélabout »

Le 4 février nous reprenons la marche à cinq heures du matin et nous atteignons le village de Zouélabout vers 17 heures, point de rencontre prévu avec le Père d'Hellemes.

Celui-ci nous y attend. La rencontre est chaleureuse : je découvre un missionnaire comme on en voit dans les livres d'aventures ou dans « Tintin au Congo », portant une bure blanche avec une croix toute simple autour du cou, des sandales aux pieds et un bérêt basque qui coiffe un visage amaigri, émâcié par la sous-alimentation et masqué par une longue barbe poivre et sel. Comme je lui demande d'où il est originaire, il me répond :

«Eh bien ! du village d'Hellemes, évidemment ! ».

«Ah bon ! Excusez-moi mon Père ! »

Nous sommes rapidement entourés par les Pygmées qui, nous dit le Père, sont de la tribu Ba Binga. Pétris de



« Le Sergent-chef Quatrefoies et sa garde rapprochée »

curiosité, ils se mettent à toucher nos tenues, nos bérêts, nos équipements, nos armes, nos chaussures ; ils n'ont jamais vu autant d'hommes blancs. Ils s'extasient, ils rient, ils parlent beaucoup, ils chantent et certains dansent. Et puis, soudainement, ils se dispersent dans le silence en voyant arriver des fonctionnaires africains dont ils semblent avoir peur. Ceux-ci étant repartis, ils reviennent nous voir pour nous offrir une antilope ... ce qui va sérieusement améliorer le quotidien de nos rations.

Le vendredi 5 février, à huit heures du matin, « nous attaquons la forêt vierge » en prenant une piste très sommaire qui, en direction du Nord, doit nous amener, en trois jours, 60 km plus loin, sur les rives de la N'Goko (elle change de nom plus à l'est pour s'appeler la Sangha, affluent du fleuve Congo) qui matérialise la frontière du Congo-Brazza avec le Cameroun.

Les arbres sont gigantesques mais le sous-bois est plutôt clairsemé (bien plus qu'en Sanaga maritime du Cameroun). On compte, en moyenne, un ruisseau à l'eau claire tous les dix km, facilement enjambé par des arbres grossièrement



«Un Eléphant noir draguant les pin-up pygmées»

RAPPORT DE MISSION DU LIEUTENANT FRANÇOIS CANN
Chef du 2ème Commando de la CPiMa,
Sur la manoeuvre réalisée dans la région de Ouesso,
Aux confins du Congo-Brazza et du Cameroun, du 2 au 12 février 1960 (3/4)

équarris, posés en travers. L'eau sur un fond de rochers et de sable blanc est excellente. A chaque arrêt en forêt, nous sommes submergés par des nuées de mouches et d'abeilles qui, par enchantement, disparaissent subitement à la fin du jour, un peu avant 17 heures. La piste est étroite, livrant un passage homme par homme. Dans sa partie orientale, elle traverse un immense plateau rocaillieux d'une altitude de 600m, au sous-bois moins dense, plateau que les indigènes appellent « mokili ».

Tout au long des soixante km parcourus sur cette piste, nous ne trouverons aucun village mais seulement deux petits campements pygmées faits de trois ou quatre huttes servant d'abris aux chasseurs de passage.

Il nous est conseillé de nous arrêter vers 15 heures pour avoir le temps de dresser notre campement et surtout les moustiquaires car la nuit, nous dit le Père, nous allons être assaillis par les moustiques de toutes sortes.

À l'arrêt, le Père convoque les deux guides qui portent chacun un fusil de chasse. Il leur remet à chacun une cartouche. Au premier il dit : «*tu m'apportes un phacochère*» et au second : «*toi, ce sera une antilope de nuit*». Les deux chasseurs disparaissent sans autre forme d'explication. Une demi-heure plus tard, on entend un coup de feu, suivi peu de temps après, d'un deuxième. Quelques minutes plus tard, on voit arriver nos deux chasseurs qui déposent leur gibier au pied du Père. En observant les bêtes, on voit qu'elles ont été tirées à bout portant : sur les plaies on remarque de la bourre et des traces de poudre.

Les Pygmées chassent d'une manière spectaculaire, particulièrement efficace : se mettant à l'abri sur les passages fraîchement fréquentés par le gibier, ils imitent le cri de la bête qu'ils veulent chasser et plus particulièrement le cri de la bête prise au piège, ce qui provoque, assez rapidement, l'arrivée d'autres bêtes poussées par la curiosité. Le lendemain, voulant filmer cette scène avec ma caméra de 8 mm, je suis surpris par une antilope qui me passe entre les

jambes et que, de ce fait, le pygmée ne peut pas tirer.

Le samedi 6 février, nous réussissons une liaison radio exceptionnelle avec Brazzaville située à 700 km à vol d'oiseau : deux Pygmées, tenant chacun le bout d'une antenne filaire de notre poste radio C9, grimpent au-dessus de la canopée de la forêt qui à cet endroit dépasse la vingtaine de mètres et tendent l'antenne au maximum. Notre liaison en graphie est tellement claire que l'opérateur de Brazzaville n'en croit pas ses oreilles : à deux reprises, il nous demande de confirmer notre position. Dans l'après-midi, les Pygmées tuent un chimpanzé, deux antilopes, trois petits singes et blessent un gorille qu'ils vont rechercher en vain jusqu'à la tombée de la nuit.

Le dimanche 7 février, le père d'Hellemmes célèbre la messe sous une magnifique voûte de jeunes arbres : ce sera pour nous tous un souvenir très fort. Nous vivons hors du temps et un peu hors de l'espace. Nous croyons rêver !

Nous faisons une halte au passage d'un large ruisseau sur le plateau «mokili» où nous observons de multiples empreintes de pattes d'éléphants et de gorilles venus s'abreuver.

Le Père d'Hellemmes nous relate alors une histoire peu ordinaire. Comme il évangélise les Pygmées, il les empêche de se livrer au cannibalisme et à la nécrophagie et il oblige aussi la tribu à conserver les vieillards, les infirmes et les malades qui, selon la tradition, devraient être abandonnés dans la forêt. Il a beaucoup de mal à faire respecter cette dernière obligation qui est une charge très lourde imposée à la tribu.

Un jour les chasseurs parviennent à tuer un gorille de 200 kg. C'est une aubaine peu ordinaire qui, instantanément, génère la fête de toute la tribu. Le Père convoque le chef et lui ordonne de ne pas oublier de

donner à manger au patriarche.

«Oui, mon père, ce sera fait»

Quelque jours plus tard, le Père, rencontrant le patriarche, lui demande :

«Au fait ! L'autre jour, celui où on a mangé le gorille, est-ce que le chef t'a demandé ce que tu voulais ?»

«Oui mon Père, il me l'a demandé»...

«Et que lui as-tu dit ?»

«J'ai demandé l'oreille»

«Et pourquoi l'oreille ?»

«Parce que chez le gorille, c'est l'oreille qui semble le plus à la chair de l'homme !»

Le Père devait reconnaître que ce jour-là son moral d'évangéliste s'était retrouvé au niveau de ses chaussettes.

Au cours de notre progression, le Pygmée de tête dit au Père qu'il a repéré une panthère qui vient de capturer une antilope et qu'il part à sa recherche, avec le deuxième chasseur. Nous entendons deux coups de fusil et peu de temps après, les chasseurs apparaissent, l'un portant la panthère sur les épaules et l'autre, l'antilope ! Le Père me fait cadeau de la peau de la panthère qui n'a plus qu'une valeur symbolique car elle porte dix-huit impacts ! (je la conserverai quelques années avant



«Les Pygmées se nourrissent souvent de singes»

RAPPORT DE MISSION DU LIEUTENANT FRANÇOIS CANN
Chef du 2ème Commando de la CPiMa,
Sur la manoeuvre réalisée dans la région de Ouesso,
Aux confins du Congo-Brazza et du Cameroun, du 2 au 12 février 1960 (4/4)



« Le lieutenant Cann plastronne derrière sa peau de panthère »

qu'elle ne se disloque d'elle-même).

En fin d'après-midi du 7 février, après trois journées d'une progression éprouvante, nous atteignons le village de N'Gouangala sur la rivière N'Goko. J'y trouve deux Africains de la Mission protestante d'Ouesso qui, très aimablement, sont venus nous apporter, par bateau, les trois Zodiac nécessaires à la descente de la rivière : l'un des Zodiac est prévu pour dix hommes et les deux autres pour six hommes chacun, de sorte que le commando progressera par moitié : une sur l'eau et l'autre à pied sur la rive nord, la seule habitée et longée par une piste.

Nous disons au revoir et surtout un grand Merci au père d'Hellemmes, grâce à qui nous avons vécu trois journées hors du commun. Serein, souriant, il repart à pied avec ses deux chasseurs, au village de Zouélabout... à soixante kilomètres !

Le lundi 8 février, au village de N'Gouangala, dès le lever du jour, nous préparons les Zodiac avec lesquels nous appareillons à 9h30.

Nous comptons beaucoup sur les villages de la rive nord, la seule habitée, pour faire le plein de vivres frais. Au premier village, N'Gali, nous sommes surpris de constater qu'il vient d'être abandonné : les cendres dans les foyers sont encore chaudes. Au deuxième village, Benza, c'est le même constat.

Je décide donc de surprendre le troisième village, Mossengué, en l'investissant de nuit. Au réveil, les habitants sont terrorisés. Comme je demande au chef du village, qui parle un peu français, la raison de cette peur, il nous fait cette réponse invraisemblable : *«le bruit court sur la rivière que les Allemands sont revenus !»*. Or ceux-ci ont quitté le Cameroun après la Grande guerre, c'est-à-dire au plus tôt en 1919 ! Il y a plus de 40 ans !

C'est probablement notre tenue (casquette et veste camouflées, short et rangers) qui est à l'origine de cette confusion. La population, nous ayant reconnus, nous fait la fête et nous submerge de victuailles parmi lesquelles cinq canards.

Le mercredi 10 février nous atteignons Ouesso en milieu de matinée. Je vais me présenter au Préfet que je n'avais pas pu voir le premier jour, car il était en mission. En fin d'après-midi, nous organisons une cérémonie aux couleurs devant la Préfecture, suivie d'un défilé en chantant dans la rue principale de la ville et d'un méchoui auquel nous convions le Préfet, le maire, les gendarmes, la mission protestante et une demi-douzaine d'Européens établis dans la région. Ceux-ci sont admiratifs d'apprendre que nous avons bouclé ce périple inédit de 200 km sans problème majeur.

Le 11 février, je veux vérifier sur le terrain les circonstances d'une histoire tragique qui date de la Grande guerre. En ces temps-là, les nouvelles mettent cinq à six mois pour parvenir d'Europe par messenger. Un poste est tenu par les Allemands sur la rive nord, camerounaise c'est-à-dire allemande, tandis qu'un poste lui fait face sur la rive sud, tenu par une section de Français. Ignorant encore l'état de guerre, les Allemands invitent les Français à fêter Noël, lesquels leur rendent la politesse à la Saint-Sylvestre. Malheur de malheur ! Le 6 janvier, « un chameau coureur » vient leur apprendre, aux uns et aux autres, qu'ils sont en guerre. L'histoire raconte que les deux garnisons se seraient entre-tuées. Nous avons voulu vérifier sur le terrain les traces de cette tragédie absurde mais nous n'avons rien trouvé.

Le vendredi 12 février, après une remise en condition de notre matériel, nous partons, avec sacs et armes, en chantant, vers l'aérodrome où les deux Dakota atterrirent à 10 heures. Comme ils nous ont apporté des parachutes, nous effectuons un nouveau saut d'instruction devant les enfants des écoles, enthousiastes.

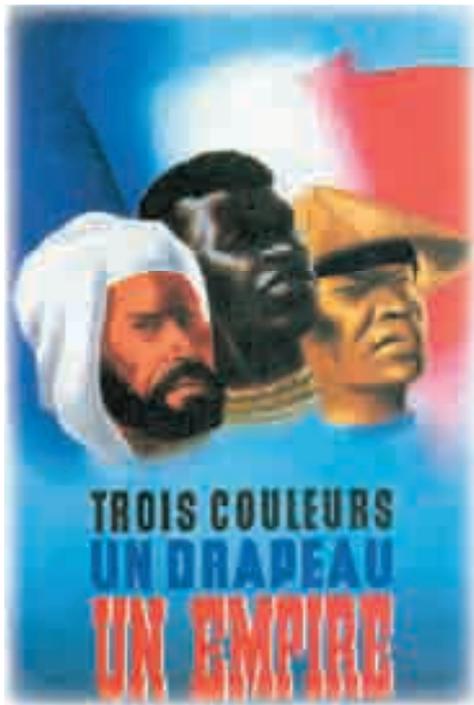
Nous atterrissons à Brazzaville – Maya-Maya à 15h30, comblés par ce périple inédit qui nous aura permis de découvrir la forêt vierge et ses Pygmées.



« Présentez rames »
sur la rivière N'Goko

UNE PARCELLE DE NOTRE HISTOIRE COLONIALE (1/2)

« Le bienfait colonial » par Albert Sarraut (1872-1962)



Les propos incroyables tenus en Algérie sur la colonisation française par M. Emmanuel Macron, au cours de sa campagne présidentielle au mois de février 2017, notamment en la qualifiant de « *crime contre l'humanité* » ont provoqué de très vives et nombreuses réactions.

Parmi celles-ci, nous avons voulu rapporter un extrait de celle de notre président d'honneur, le Général Jean Salvan : « *Notre colonisation fut-elle aussi effroyable que la dépeint Monsieur Macron ? Je constate simplement que les Algériens demandent des visas pour venir en France, bien plus que pour aller en Arabie saoudite. Et les écrivains algériens d'expression française me semblent avoir plus de succès que leurs confrères qui ne s'expriment qu'en arabe.* »

Mais c'est dans un ouvrage d'Albert Sarraut, intitulé « *Grandeur et Servitude Coloniales* » (Editions du Sagittaire, 1931) que nous pensons avoir trouvé les meilleures réponses historiques pour éclairer nos lecteurs. Peu d'hommes politiques de la III^{ème} République ont eu, en effet, une carrière publique aussi riche et aussi longue qu'Albert Sarraut (1872-1962).

Député puis sénateur radical de l'Aude de 1902 à 1945, Albert Sarraut fut notamment secrétaire d'État à l'Intérieur (1906), ministre de

l'Instruction publique et des Beaux-Arts (1914-1915, 1940), des Colonies (1926-1928, 1937, 1938, 1938-1940), de la Marine (1930-1931), président du Conseil (octobre-novembre 1933 et janvier-juin 1936).

Il fut également gouverneur général de l'Indochine ou encore ambassadeur en Turquie dans le contexte très difficile des années vingt, puis président de l'assemblée de l'Union française de 1951 à 1958.

Ajoutons que, conjointement avec son frère Maurice Sarraut, il présida aux destinées de « *La Dépêche* » de Toulouse, journal radical-socialiste de tout premier plan qui pesa d'un grand poids sur la vie politique nationale.

Voici les extraits que nous avons choisis de citer, dans son ouvrage, au chapitre intitulé : **Le bienfait colonial** (pages 124 et suivantes).

« Tel est le programme d'ensemble, dont l'exécution progressive constitue ce qu'on pourrait appeler le bienfait de la colonisation.

« La France a-t-elle tenu les promesses qu'il apportait ?

« Voyons-la à l'œuvre.

« Et tout d'abord, la première tâche de la France était de paix et de sécurité. Sans cela, rien de possible et de durable pour le progrès des races colonisées.

« En ce point, les contempteurs de la colonisation auraient quelque peine à justifier leur censure. On croirait parfois, à les entendre, que notre expansion a réellement détruit, pour lui substituer l'âge de fer de notre domination, un idyllique âge d'or où vivaient les races indigènes, dans la double quiétude de l'indépendance et de la paix.



Fondateur de Brazzaville, en 1880, Pierre Savorgnan de Brazza enseigna que « *Le Drapeau de la France donne la liberté à ceux qui le touchent* ».

« Mais où donc ce bonheur avait-il jamais existé ? Quelle est la race, noire ou jaune, qui connaissait avant notre intervention la douceur de ces jours bénis ? Leur histoire semblable n'est qu'un long et tragique récit de guerre, de massacres, de razzias, de pillages, de servitudes affreuses. Guerres de tribu à tribu, guerres de roitelets à tyranneaux, guerres de pays à pays ! La sécurité n'est pas plus pour l'indigène que pour l'européen qui se hasarde dans ces parages. L'incessante clameur des agressions et des combats issus de cette anarchie ou de ces hérédités de violence a monté, depuis des siècles, vers nous en un appel pathétique qu'il était impossible d'éluder.

« Interrogez les annales de chaque grande colonie où notre effort s'est porté.

« Dans l'Afrique du Nord, la piraterie des barbaresques d'Alger écume la Méditerranée jusqu'au milieu du XIX^{ème} siècle ; les geôles et les galères du dey regorgent d'esclaves ; un bombardement d'Alger, en 1816, par l'Anglais lord Exmouth, ne met pas fin à ces méfaits ; il faut que la France arrive pour assurer la paix à tous et à chacun. A côté de l'Algérie, la Tunisie est le théâtre des batailles et des razzias que s'infligent les unes aux autres des tribus perpétuellement en guerre ; les confins algéro-tunisiens sont des foyers de brigandages et de meurtres, d'incursions sanglantes sur le pays voisin ; la Tunisie ne connaît la paix qu'avec l'établissement de notre protectorat. Au Maroc, même insécurité, par le conflit permanent des tribus qu'un dessein de spoliation et de suprématie dresse inlassablement les unes contre les autres.

« Dans l'Afrique Noire, c'est pire encore. Lorsque Faidherbe, jeune capitaine, arrive en 1852 au Sénégal, il trouve un pays en proie aux exactions séculaires des roitelets indigènes et à leurs guerres d'extermination, une race abêtie par l'esclavage, la terreur et la misère. Les bandes nomades de Touaregs ou de Maures razzient et déciment les infortunés « *meskines* ». El Hadj Omar fait partout ruisseler le sang ; et après Omar, Mahmoudou Lamine, Ahmadou Sheikou, Samory,

UNE PARCELLE DE NOTRE HISTOIRE COLONIALE (2/2)

« Le bienfait colonial » par Albert Sarraut (1872-1962)



Le premier hôpital du Dr. Albert Schweitzer à Lambaréné (Gabon) en 1913.

Rabah, despotes féroces, massacrent les multitudes noires, égorgent le pitoyable troupeau des vaincus, dans le jeu de luttes horribles ou de caprices atroces, auxquels les religions sanguinaires ajoutent encore l'immolation des sacrifices humains. L'Afrique Equatoriale, que Cameron appelle la « terre de l'épouvante », n'échappe pas à ce régime de sang et d'infortune ; des rives du Tchad, Rabah aux mains rouges étend sur elle son despotisme, par les vallées du Chari et de l'Oubangui, et se repose de la tuerie indigène en massacrant la mission Crampel.

« De l'autre côté de l'Afrique, à Madagascar, le gouvernement hova tyrannise les autres peuplades malgaches et fomenté les insurrections où coule, avec celui des indigènes, le sang des colons et des missionnaires.

« En Indochine, quand nous arrivons, le peuple cambodgien est près de succomber sous la double pression des Siamois et des Annamites ; le doux Laos est ravagé par les invasions de ses voisins ou par les conflits des

féodaux héréditaires qui s'y disputent le pouvoir ; le Tonkin est assailli par les Pavillons Noirs de la Chine et désolé par les guérillas quotidiennes des pirates.

« Dans la vie haletante des races sans cesse menacées, la paix est l'exception ; la règle est la discorde, le combat, plus ou moins sauvage, mais toujours sanglant, et qui toujours se traduit par la captivité et le pillage.

« Tel est l'âge d'or évoqué par la légende « rousseauiste » des adversaires de la colonisation.

« Nous avons mis fin, partout, à la terreur qui pesait sur ces races opprimées ; elles respirent désormais, grâce à nous, l'air de la paix et de la sécurité... »

« Il y a quelques années, lorsque j'étais Ministre des Colonies, la question s'était posée en Afrique Equatoriale : les indigènes d'une certaine région, à qui nous avons interdit l'anthropophagie, aimaient mieux se laisser mourir de faim que de travailler à produire des légumes. Cas de conscience ! Fallait-il respecter



la liberté de l'individu jusqu'au point de le laisser périr, ou violer un principe sacré pour faire vivre l'être qui en est le sujet ? Le jour où il n'y aura plus d'individus, il n'y aura plus besoin de principes ! Je crois me souvenir que le problème fut résolu sur place, à la lueur du bon sens et sans tapage. » (p.138)

Concluons que M. Sarraut avait aussi mis en garde les partisans de la décolonisation dans les termes suivants :

« En leur donnant avant l'heure des pouvoirs et des libertés dont elles ne sauraient pas se servir, nous replongerions les races indigènes dans l'anarchie dont nous les avons tirées. Nous n'avons pas le droit de les rejeter aux ténèbres, après avoir illuminé leurs fronts aux aurores d'un avenir nouveau. » (p.171)



Dans l'un de ses ouvrages, l'historien Arthur Conte a légitimé notre profonde fierté nationale en rendant justice aux vaillants acteurs de « l'Épopée Coloniale de la France ». Ci-dessus, au Soudan en 1949, un missionnaire effectue sa tournée à vélo ; ci-contre, l'alphabétisation des enfants s'effectue dans les villages.

Dans le cadre de nos recherches de la vérité historique à propos des *colonisations françaises*, nous avons cru utile de nous référer à l'ouvrage de René Grousset, de l'Académie française, intitulé «*Bilan de l'Histoire*», publié en 1946 et réédité aujourd'hui (Desclée de Brouwer - 20,90 €). Précisons qu'en le préfaçant, Robert Aron avait considéré que ce merveilleux essai d'histoire universelle était, peut-être, «*un des chefs d'oeuvre de la pensée historique*».

En voici quelques extraits du chapitre intitulé : *L'Heure des Croisades*.

«A la fin du XIème siècle, il semblait que les Turcs fussent sur le point de prendre pied en Europe...»

«Ce fut de France que vint le salut, la Croisade – *gesta Dei per francos* – fut essentiellement l'oeuvre de la nation française, Français du Royaume et de la Lotharingie, Normands de Normandie ou des Deux-Siciles, pour reprendre d'intuition le rôle des Hellènes, des Romains et des Byzantins en dégagant les avenues de l'Europe.

« Du jour, dit M. Madelin, où un grand mouvement idéaliste jeta l'Europe contre l'Orient, le Franc devait en prendre la tête. C'est du centre de la France, c'est de Clermont en Auvergne que partit le mouvement, c'est un pape français, Urbain II, qui le déclencha. C'est un moine français, Pierre l'Ermite, qui le propagea. Et si l'armée croisée de 1095 est composée de corps allemands, italiens et français, il est assez remarquable que les chefs mêmes des troupes allemandes et italiennes sont des Français de langue, Godefroy de Bouillon, duc de Basse-Lorraine et son frère Baudouin, comte de Boulogne, à la tête des troupes dites allemandes et, à la tête des troupes italiennes, ces Normands de Sicile restés si parfaitement français, les petits fils de Tancrède de Hauteville, Bohémond et Tancrède » (Louis Madelin, *l'Expansion française, De la Syrie au Rhin* – Plon, p. 9)

«Le rôle de la Papauté aussi allait être déterminant. « Conscience de l'Europe », disions-nous d'elle pour une autre période. Jamais elle n'aura mieux mérité ce titre. Vers 1090, nous l'avons vu, l'Islam turc, ayant presque entièrement chassé les Byzantins de l'Asie, s'appretait à passer en Europe. Dix ans plus tard, non seulement Constantinople sera dégagée, non seulement le tiers de l'Asie Mineure sera rendu à l'hellénisme, mais encore la Syrie maritime et la Palestine seront devenues terres franques. La catastrophe de 1453 qui était à la veille de survenir dès 1090, sera reculée de trois siècles et demi. Et tout cela aura été l'oeuvre voulue et concertée d'Urbain II...»

«Ce n'est pas ici le lieu de rappeler les origines de l'idée de croisade. J'ai montré ailleurs quels en furent les éléments. Tout d'abord le « précédent » de la *reconquista* espagnole à laquelle s'étaient déjà associés tant de barons français. Puis le facteur proprement religieux, la mystique collective créée par le pape, idée-force, idée en marche qui allait soulever le monde : à cet égard, l'idée croisée du Concile de

Clermont ne peut se comparer qu'à l'idée panhellénique du congrès de Corinthe en 336 avant Jésus-Christ, qui avait lancé Alexandre le Grand et toute la Grèce à l'assaut de l'Asie. Après la mystique de croisade allaient, avec le succès, intervenir d'autres facteurs, ce que j'appellerai le fait de conquête et le fait de colonisation. La prédication de 1095 déclencha en effet l'impérialisme territorial de la féodalité capétienne ou lotharingienne, l'impérialisme économique des républiques maritimes italiennes : le pèlerin deviendra un *conquistador* qui ira se tailler des royaumes au soleil d'Orient. Enfin, cette conquête une fois acquise, les nécessités du milieu imposeront aux barons de Terre Sainte une politique coloniale singulièrement réaliste, une politique indigène souvent fort libérale.

«La réussite de la croisade sera faite de l'association de ces divers éléments.

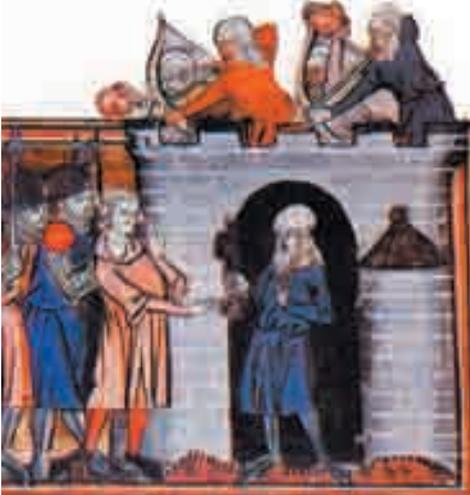
«La croisade allait d'ailleurs bénéficier d'un concours de circonstances inespéré. Le sultan turc Mélik-chah qui régnait du Turkestan à la Méditerranée était mort en 1092. Ses immenses domaines venaient d'être

partagés entre ses fils, maîtres de la Perse, ses deux neveux, maîtres de la Syrie (l'un avait Alep, l'autre Damas, et ces deux frères étaient des frères ennemis) et un cousin, maître de l'Anatolie turque. Rappelons que l'Egypte appartenait toujours à des musulmans « hérétiques », les khalifes fâtimides qu'un fossé religieux séparait des Turcs. Plutôt que de s'unir entre eux contre la croisade, ces divers princes musulmans l'attaqueront séparément, et, séparément, se feront écraser. Entre eux, elle passera...»

«L'initiative d'Urbain II avait ainsi atteint son premier but qui était de dégager Constantinople et de rendre à l'hellénisme la meilleure partie de l'Asie Mineure.

«Ainsi fut fondé un *Orient Latin* destiné à se maintenir sur le continent asiatique de 1098 à 1291.»





Prise de Saint-Paul-de-Tarse aux musulmans, en 1099, par Baudouin de Boulogne, devenu Baudouin 1er, Roi de Jérusalem, de 1100 à 1118.

Dans son livre *« Bilan de l'Histoire »*, où la croisade du sauvetage de l'Europe est relatée, le spécialiste de l'Orient René Grousset décrit ensuite « l'œuvre franque au Levant ». En voici des extraits :

« Un homme, disions-nous, domine toute la première période, le fondateur du royaume de Jérusalem, Baudouin de Boulogne – Baudouin 1^{er} (1100-1118). Peu de chefs ont eu dans l'histoire une personnalité plus déterminante. Il n'a pas, comme d'autres, construit avec des matériaux préexistants. Il a dû créer sur table rase. Royaume et royauté, il a tout tiré de son génie. La royauté, c'est lui qui l'a conçue, imposée à des prélats récalcitrants, substituée à la pâle « avouerie » de son frère Godefroy de Bouillon. Par le rayonnement de sa seule personnalité, il l'a, cette royauté de hasard, investie d'une dignité, d'une majesté, d'une légitimité qu'il a su rattacher sur la colline de Sion aux David et aux Salomon bibliques. Son royaume qui ne se composait que de quelques forteresses autour de l'aride plateau de Judée, il l'a arraché à l'isolement par la conquête du littoral qui lui permettait de communiquer directement avec l'Europe. Par-delà les bornes, encore trop étroites à son gré, du nouveau royaume, il a fédéré autour de lui les autres Etats francs – comté d'Edesse, principauté d'Antioche, comté de Tripoli. Des plus récalcitrants de ses barons, il a fini par se faire des lieutenants à peu près dociles. En les forçant à se grouper sous

ses ordres, il les a aidés à achever la conquête de leurs domaines respectifs. Vainqueur prestigieux de l'Islam, il a su comprendre la société musulmane intelligente, ferme et souple. Aux yeux des fils du désert qu'il sait gagner – « à la Lyautey » - par quelque geste chevaleresque, il se plaît, comme son rival Tancrede, à faire figure de « grand émir » chrétien. Pendant dix-huit ans, toujours en selle à la tête de quelque chevauchée à la manière franque ou de quelque contre-rezzou à la manière arabe, il a passé dans un tumulte de victoire, et son ombre s'est étendue, souveraine, des gorges de Diyarbékir aux plages de la mer Rouge.

« Comme chez Lyautey – cet autre bâtisseur d'empire -, le colonisateur, chez Baudouin de Boulogne, n'est pas moins grand que le héros d'épopée. Son chapelain, qui fut son confident, Foucher de Chartres, nous a fait assister aux premiers résultats de son œuvre. La page est écrite vers 1125. C'est déjà, au lendemain de la mort du semeur, toute la moisson qui lève : « L'Italien ou le Français d'hier est devenu, transplanté, un Galiléen ou un Palestinien. L'homme de Reims ou de Chartres s'est transformé en Syrien ou en citoyen d'Antioche. Déjà, nous avons oublié nos lieux d'origine. Pourquoi reviendrions-nous en Occident, puisque l'Orient comble nos vœux ? » Colonisation, on le voit, sans arrière-pensée de retour et à laquelle il n'a manqué – nous avons dit pourquoi – que d'être plus dense. Pour la compléter, pour suppléer à l'insuffisance de l'immigration franque, Baudouin 1^{er} a fait appel aux chrétiens indigènes qu'il a attirés en grand nombre de la Transjordanie et du Harouan. Puis, pour mettre à l'abri des rezzous et des contre-croisades la colonisation ainsi encouragée, il a commencé et légué à ses successeurs la construction de l'admirable réseau de forteresses qui, du comté d'Edesse à la Terre d'Outre-Jourdain, de Baghras du crac de Montréal, dit encore au monde oublieux la pérennité de l'œuvre franque. Les siècles passent, les pierres restent. Ce qui, à première vue, frappe en Syrie le voyageur, c'est le témoignage laissé sur cette terre par le passage des Romains d'abord, des Francs ensuite : Balbek et Palmyre ; Notre-Dame de Tortose

et le Krak des Chevaliers. C'est aussi la secrète continuité qui, à dix siècles d'intervalle, relie comme constructeurs d'empire et pionniers de l'Occident les chevaliers aux légionnaires. Au temporel comme au spirituel, les Francs ont fait là-bas œuvre romaine.

« A jamais le pays de Yamilé restera marqué de leur empreinte. Ce ne sont pas seulement les pierres, ce sont aussi les textes qui nous en donnent l'assurance. Ils nous montrent en particulier combien a pu être parfois étroite, sous la domination des rois latins, l'association franco-musulmane. Ecoutons l'émir Ousâma nous contant, vers 1140, l'affectueuse réception que lui ménagent à Jérusalem « ses amis les Templiers », et comment, dans leur propre couvent, ils s'ingénient à lui faciliter l'exercice de la religion musulmane. Ecoutons le voyageur arabe Ibn Djobaïr qui, vers 1184, après enquête sur place, estime la condition des paysans musulmans bien meilleure en territoire franc qu'en terre islamique. Entendons ce témoin non suspect nous décrire, dans la région d'Acre, tel édifice religieux amiablement partagé à tour de rôle entre les deux cultes, mi-église, mi-mosquée : avouons qu'il était difficile de pousser plus loin la tolérance. En dépit de la guerre sainte, la symbiose franco-musulmane finissait par amener l'apaisement. Les barrières des deux sociétés s'abaissaient. L'Orient et l'Occident se pénétraient et la Syrie franque était leur trait d'union. »

Concluons en recommandant vivement à nos lecteurs la lecture passionnante de cet essai d'histoire universelle de René Grousset.

A plusieurs reprises, ces dernières décennies, les anciens « Paras-Colos » ont versé beaucoup de sang et de larmes en croyant apporter la paix en Orient.



Le Krak des chevaliers-moines, de l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, domine les paysages de la Syrie au Nord de Tripoli.



Notre grand ancien et ami, le Colonel (H) Jean Daubas nous a quittés, le 22 février 2017, à l'âge de 93 ans.

Avec plusieurs

étudiants parisiens, Jean Daubas s'engage, en août 1944, au 2^{ème} bataillon de Choc pour libérer la France. Cité au cours de la campagne d'Alsace, il intègre Saint-Cyr Coëtquidan d'où il sort officier en choisissant l'Infanterie Coloniale.

C'est ensuite avec le 1^{er} Bataillon Colonial de Commandos Parachutistes qu'il débarque en décembre 1949 en Indochine, où il participe à trois opérations aéroportées et trente huit opérations terrestres ou amphibies.

Dans le bulletin de la Brigade «Allo Ancre Ici Dragon N° 69» (décembre 1958), nous avons retrouvé un témoignage de l'un de ces très durs combats : « *Le 10 décembre 1951, le 1^{er} Bataillon de Parachutistes Coloniaux livrait un combat acharné dans le Ba Vi au Tonkin contre des éléments d'un Régiment Vietminh. Trois sections de la 2^{ème} compagnie aux ordres du Capitaine Carrie étaient encerclées dans le village de Xom-Sui, et la dernière section, celle du Lieutenant Daubas, qui avait échappé au même sort, se démenait comme un beau diable pour se tirer du guépier. C'est lors de l'une de nos contre-attaques que le capitaine Carrie fut tué à bout portant, puis son second le lieutenant Danjaume, et nombreux furent les gradés et parachutistes qui luttèrent jusqu'au sacrifice suprême, notamment contre les assauts successifs des Viets ; quelques rescapés, à court de munitions, durent cesser le combat et accepter la captivité.* »

C'est dans ces circonstances que le Lieutenant Daubas avait dû prendre le commandement de la 2^{ème} compagnie.

Jean Daubas fait ensuite une très riche et longue carrière dans les parachutistes coloniaux : notamment, CDU au 7^{ème} BPC en Indochine (1954-56), CDU au 6^{ème} RPIMA en Algérie (1959-61), CES du 3^{ème} RPIMA, CEM de l'ETAP, CEM de la 1^{ère} Brigade Parachutiste, puis de

la 2^{ème} Brigade Parachutiste, Adjoint au Général commandant le GAP, Commandant les éléments Barracuda en RCA (1979) ...

Soldat et écrivain, le Colonel Daubas était une « figure » reconnue des TAP et du monde combattant. A plusieurs reprises, nous avons publié, dans nos bulletins *l'Eléphant Noir*, des articles de ses aventures, souvent humoristiques, se rapportant à l'histoire de la Brigade.

Officier de la Légion d'Honneur, titulaire des Croix de guerres 39-45 et TOE, de la Croix de la Valeur militaire, totalisant six faits de guerre, le Colonel Daubas a vécu sa retraite à Oloron-Sainte-Marie, tout en faisant joyeusement connaître l'histoire glorieuse des parachutistes, principalement par sa plume et sa contribution active dans la rénovation et l'embellissement du Musée des Parachutistes de l'ETAP à Pau.



Début 1951, au Tonkin, le GC3 du 1^{er} GCCP se prépare à sauter sur Vinh Yen, encerclé par les Viets. De gauche à droite, le Sch Cérutti, le Lt Daubas, le Lt Cormier et le Lt Bardout.

Notre camarade, l'Adjudant-chef (H) Gérard Colin est décédé à Carcassonne le 30 novembre 2016 à l'âge de 67 ans.

Ancien notamment du 1^{er} RPIMA et du 3^{ème} RPIMA, Gérard Colin avait aussi servi en 1971, en tant que sergent, à la CPIMA, avec laquelle il avait participé au combat de Kouroudi.

Il n'était pas membre de l'Amicale.

Notre camarade l'Adjudant (H) Régis Lefèvre est décédé le 13 juillet 2017 à l'âge de 64 ans des suites d'une longue maladie.

Ancien CRAP du 8^{ème} RPIMA et du 3^{ème} RPIMA, il avait aussi servi à la CPIMA en 1972.

Il n'était pas membre de l'Amicale.



Notre vénérable ancien, le Médecin-colonel Jacques Vaujany nous a quittés, le 8 décembre 2016, à l'âge de 88 ans.

Chef de l'Antenne Médicale Parachutiste de la CPIMA à Brazzaville en 1963-64 (photo ci-dessus), également fervent « tireur de poignée », il était unanimement apprécié pour son dynamisme et sa gaieté.

A la fois médecin et officier parachutiste, il avait notamment servi au 2^{ème} RPC en Algérie (1958) et à l'ETAP en tant que médecin-chef.

Membre de notre Amicale, il avait convié à son domicile de Saint-Jean-de-Luz, à l'occasion de la Saint-Michel 2010, les *Eléphants Noirs* de notre Bureau pour leur offrir un « thé colonial »... (photo ci-dessous : de gauche à droite, J-P. Chastanet, G. Vuitteney, J. Vaujany, C. Bouvinet, M. Le Petit).



Notre camarade le Lieutenant-colonel (H) Georges Kiehl est décédé, le 26 mars 2017 à l'âge de 75 ans, des suites d'une longue maladie.

Ancien notamment du 8^{ème} RPIMA et du 2^{ème} RIMA, Georges Kiehl avait aussi servi à la CPIMA en 1971-72 avec le grade de lieutenant (photo).



Il n'était pas membre de l'Amicale.

Notre ami et ancien Lucien, dit Serge Sullerot nous a quittés, le 24 janvier 2017, à l'âge de 87 ans.

Engagé volontaire en 1949, il était entré dans le service du Matériel Para-Colo pour servir à la Section Technique des Unités Parachutistes (STUP, devenue SLA) du GCCP d'AEF à Brazzaville, de juillet 1955 à janvier 1958, avec le grade de sergent.



Membre de notre amicale, Lucien Sullerot avait quitté le service actif avec le grade de lieutenant.



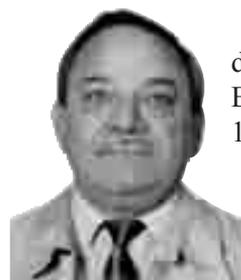
Brazzaville 1956 : Sur la DZ de Kélé-Kélé, à l'issue d'une joyeuse séance de saut, debout à gauche, on reconnaît le sergent Lucien dit Serge Sullerot.

Notre ami et grand ancien, le Lieutenant Jean Prâlon nous a quittés, le 8 juin 2017, à l'âge de 90 ans (photo).

Engagé en 1944, pour servir dans la Demi-Brigade Parachutiste SAS, Jean Prâlon avait effectué trois sauts opérationnels en Indochine pour obtenir son brevet parachutiste !

Il avait notamment participé au saut sur Cat-Bi (Haïphong) le 25 novembre 1946, puis à l'héroïque saut de nuit sur Nam Dinh, le 6 janvier 1947, dans le commando du Sous-lieutenant De Haynin, avant de rejoindre le GCCP d'AEF de Brazzaville, le 1^{er} octobre 1948, en tant que moniteur parachutiste, sous le commandement du Capitaine Ferrano.

Membre de notre Amicale, il avait quitté le service actif en janvier 1970.



Notre ami le Parachutiste Robert Rizzotti, ancien caporal appelé du 2^{ème} commando de la CPIMA à Brazzaville (1958-60) nous a quittés le 11 février 2017, à l'âge de 79 ans.

Ses amis Jean-Claude Tonino, Michel Rameau et Antoine Dehoux ont représenté les *Eléphants Noirs* à ses obsèques à Moyeuve-Grande.

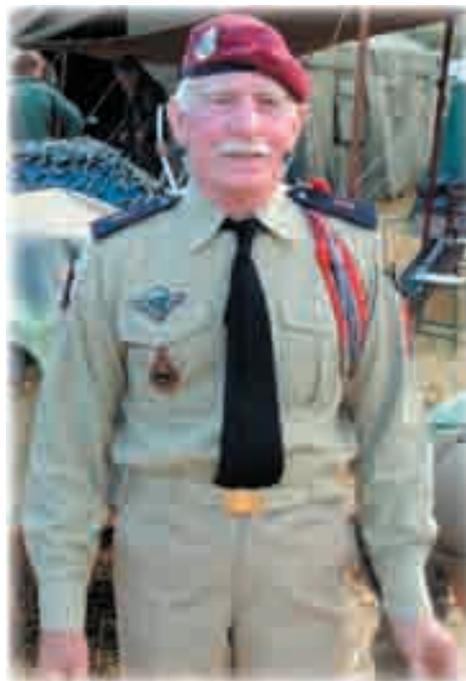


En Avril 2004, plusieurs anciens de la CPIMA de 1958 étaient réunis à Bancourt chez Claude Coquel : Thiébault, Moignet, Dachicourt, Boulanger, Dexmier, Proult Tonino, Romand, Rameau, Chabaud, Rizzotti, Maillard, Champain et Noirot.

Notre ami Claude Coquel, ancien appelé du 1^{er} commando de la CPIMA à Brazzaville (1958-60) nous a quittés le 22 juillet 2017, au terme d'une longue maladie, à l'âge de 79 ans.

Au cours de son service militaire, ses qualités de chef avaient été remarquées et récompensées par une promotion au grade caporal-chef avec l'attribution des fonctions de chef de groupe de combat.

A son retour au pays, il avait gardé le contact avec ses nombreux camarades de la CPIMA de Brazzaville, en leur faisant partager sa passion pour restaurer les véhicules militaires, notamment ceux qui étaient en dotation à la CPIMA, tels les GMC et Dodge 6x6 (voir photo ci-dessus)



dont il était très fier de reprendre le volant dans son uniforme de l'époque 1958 (photo ci-contre prise en 2016).

Lors de la création de l'Amicale en 2000, il avait, en outre, activement contribué, avec succès, à faire rejoindre nos rangs ses nombreux camarades.

Ses obsèques se sont déroulées dans l'intimité, en présence de deux *Eléphants Noirs*, P. Dexmier et J-C.Tonino

Notre ami Pierre Feyte nous a quittés en novembre 2016 à la suite d'une longue maladie, à l'âge de 75 ans (photo).



A la suite de son engagement dans les paras-colos, en 1960, il avait été affecté à la CAPiMa à Brazzaville, de 1963 à 1966, avec le grade de caporal-chef et avait notamment participé à l'intervention à Libreville (Gabon), en février 1964, afin d'y rétablir l'ordre à l'issue du coup d'état qui avait renversé le Président Léon M'Ba.

Après avoir quitté le service actif en 1978, avec le grade d'adjudant-chef, il s'était retiré à Ouidah (Bénin) où il participait aux cérémonies franco-africaines commémoratives des anciens combattants, avec son drapeau français.

Membre de notre amicale depuis 2010, et en exécution de ses dernières volontés, son ami Kléber Chomon a fait don de son drapeau à notre amicale (photo ci-dessous).



Notre ami Roland Lacaze, dit «Tom», nous a quittés à l'âge de 70 ans. Ses obsèques se sont déroulées à Arras-en-Lavedan (65400) le 21 avril 2017 en présence de ses nombreux amis et anciens du GO du 1er RPiMa.

Engagé dans les paras-colos en 1965, Roland Lacaze avait notamment servi au 3ème commando de la CPiMa, au Tchad en 1970, en tant que sergent, chef de groupe, avec lequel il avait participé aux durs combats d'Ounianga, en mars 1970, rapportés dans notre bulletin N°11 avec les témoignages de Bedel et Vuitteney.

Membre de notre amicale depuis 2001, il avait quitté le service en 1991 avec le grade de major.



Notre ami Claude Nigault nous a quittés à l'âge de 65 ans (photo).

Ses obsèques se sont déroulées à Castres le 12 avril 2017 en présence de nombreux anciens parachutistes membres de l'UNP et de plusieurs Amicales, notamment celles du 8-7, du 3 et de la CPiMa avec leur drapeau.

Engagé au 1^{er} RPiMa à Bayonne en 1972, Claude Nigault avait rejoint le 1^{er} commando de la CPiMa en 1973, en tant que tireur d'élite FRF1, avant d'être muté, à son retour du Tchad, en 1974, au 8^{ème} RPiMa où il avait obtenu la qualification de CRAP-SOGH et avait été engagé au sein de la FINUL, au Liban en 1978.

A l'issue d'un séjour à Djibouti en 1980-82, il avait été affecté au GCP du 3^{ème} RPiMa avec lequel il avait participé à l'opération Manta au Tchad.

Membre des *Eléphants Noirs* depuis 2008, il avait quitté le service actif en 1988 avec le grade de sergent-chef.

Notre camarade le Colonel (H) Gérard Sanz nous a quittés le 1er juillet 2017 à l'âge de 80 ans (photo).



Commandeur de la Légion d'Honneur, Médaillé Militaire à 22 ans, neuf fois cité, Gérard Sanz a été un grand soldat qui a servi dans nos régiments parachutistes, notamment aux 1er, 6ème et 3ème RPiMa, ainsi que dans l'ALAT des Troupes de Marine.

En 1970, le Lieutenant Sanz commandait l'Escadrille d'Aviation Légère des Troupes de Marine au Tchad, composée de huit *Tripacer*, répartis entre Ati et Abéché.

Dans notre bulletin l'Eléphant Noir N° 23 (février 2012), le Colonel Sanz avait apporté son témoignage de pilote concernant le combat d'Abker Djombo (31 juillet 1970), au cours duquel le commando Raffenne avait connu son baptême du feu.

Le Colonel Sanz n'était pas membre de l'Amicale.



Le para ne va pas au Ciel, il y retourne !

Notre ami le Père Jean-Michel Saint-Esteben nous a quittés le 17 mars 2017, à l'âge de 65 ans.

Ordonné prêtre en 1979 à Bayonne, il s'était engagé, à partir de 1991, comme aumônier militaire catholique dans nos régiments paras-colos (1er, 3ème, 8ème RPiMa).

Au cours de ses quinze années de services dans les parachutistes d'Infanterie de Marine, Jean-Michel avait accompagné les formations de combat sur tous les théâtres d'opérations extérieures où la France était engagée.

Les jeunes et anciens parachutistes, notamment du 1er RPiMa, étaient venus en très grand nombre pour accompagner leur *Padre*, à son «dernier saut» dans la très belle église basque d'Hasparren.

Dans son ordre du jour du 21 mars 2017, le chef de corps du 1er RPiMa a rappelé qui était le Père Saint-Esteben :

«Aumônier emblématique des parachutistes et des SAS, notre *padre* aura marqué profondément et définitivement l'esprit de la famille *Chimère*.

«Soldat de conviction ayant une très haute idée de son sacerdoce, fidèle aux paras et à leurs familles qu'il a soutenus toute sa vie, attaché à sa terre natale et ardent défenseur des valeurs patriotiques, il aura été un exemple pour chacun d'entre nous.»

A plusieurs reprises, au cours de nos offices religieux, Jean-Michel avait guidé les prières des *Eléphants Noirs*.

L'abbé Jean-Michel Saint-Esteben était Chevalier de la Légion d'Honneur et de l'Ordre National du Mérite.



Notre ami Alfred Tétard nous a quittés le 5 janvier 2017, des suites d'une longue maladie, à l'âge de 73 ans.

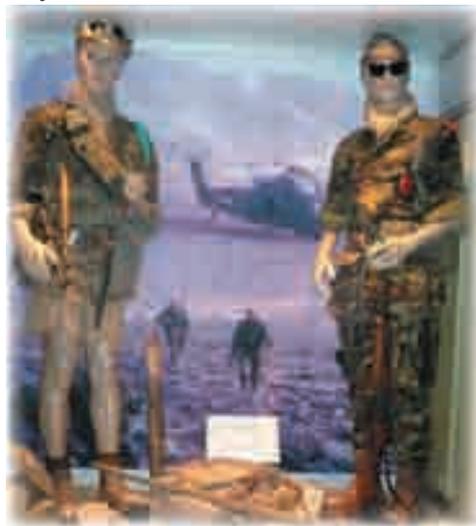
Nombreux étaient présents les anciens parachutistes pour accompagner leur ami Alfred dans son dernier saut, pour rejoindre Saint-Michel, le 10 janvier, dans la magnifique cathédrale romane de Lescar, aux sons émouvants du célèbre *Concerto pour clarinette* de Mozart.

Parmi les participants figuraient les représentants de l'Association Qui Ose Gagne avec son drapeau, de l'Amicale des anciens de l'ETAP avec son drapeau, du Musée des parachutistes et de son association SAMparas, de la section UNP de Pau, de l'UDSOR 64 avec son drapeau et de notre Amicale avec son drapeau.

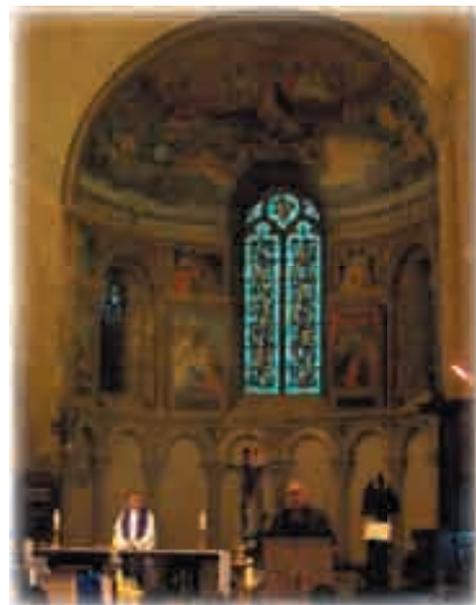
De nombreux *Eléphants Noirs*, accompagnés de leur épouse, étaient venus prendre part à la grande peine de Jocelyne et de la famille Tétard: notamment W.Bigot, R.Blancquart, J-C.Blévin, C.Bouvinet, J-L.Buseyne, J-P.Chastanet, M.Guitter, M.Le Petit, G.Labadens, P.Lafourcade,

J-C.Lemetteil, A.Louadouidi, A.Piaskowski, R.Schuschni, A.Vautrin, G.Vuitteney...

Dans l'éloge funèbre qu'il a prononcé, notre vice-président, Jean-Pierre Chastanet (photo à droite) a rappelé l'abondance et la richesse des services rendus par Alfred Tétard à notre Amicale : notamment la réalisation de la vitrine CPIMA au Musée des Paras à Pau, la confection des copies de tous nos fanions et insignes, l'organisation des cérémonies à la mémoire de nos deux *Morts pour la France*, le Caporal Rigaud inhumé à St-Hilaire-Cottes et le Parachutiste Zniwski inhumé à Mazingarbe, sans oublier la conception de notre cravate et de l'imposant insigne de la CP, en bronze massif, fixé sur notre monument aux morts dans la Citadelle à Bayonne.



Ci-dessus, la vitrine exposée dans le Musée des Parachutistes à Pau, réalisée par notre ami Alfred Tétard. Ci-dessous, les *Eléphants Noirs* et les anciens parachutistes qui sont venus dire adieu à leur ami Alfred Tétard.



Né le 15 octobre 1943 à Boulogne-sur-Mer, Alfred s'engage dans les parascolos à Bayonne en 1961. Rapidement promu sous-officier, il fait partie de l'équipe de tir au pistolet du 1er RPIMA puis devient moniteur parachutiste avant d'être affecté, en 1965, au 1er RIAOM à Dakar.

En tant que sergent-chef, il sert à la CPIMA au Tchad, en 1971-72, puis en tant qu'adjudant, à l'ETAP, en 1973-76, où il devient instructeur spécialiste de la livraison par air.

Au terme de ses quinze années de services, en 1976, il choisit de vivre de nouvelles aventures civiles en Afrique : responsable intendance-logistique des mines d'uranium à Arlit (Niger), agent commercial-export en Afrique noire et DOM-TOM, officier de sécurité dans une mine australienne de diamants en Guinée, responsable export-Afrique d'uniformes chez Bidermann, directeur sécurité pour Total-Algérie au Sud-Saharien jusqu'en 1997...



Dans la Citadelle à Bayonne, le 23 mai 2014, un couple d'*Eléphants Noirs*, Alfred et Jocelyne Tétard, goûtait son bonheur avec piété pendant l'inauguration de notre monument à la mémoire des 27 *Morts pour la France* du GCCP-CPIMA d'AEF.

DES LIVRES TRÈS RECOMMANDÉS



L'Éléphant Noir rappelle tout l'intérêt d'acquérir ses deux livres présentés dans un seul coffret «GCCP-CPIMa (1948-1975) - DES PARAS OUBLIÉS», vendu au prix de 40 euros, auxquels il faut ajouter 10 euros de frais d'envoi postal (voir ci-dessus, les photos des couvertures).

Cet ouvrage collectif, «*Pierre indispensable au valeureux édifice de la saga des paras colos*», rapporte les drames de la décolonisation que vécurent, entre 1948 et 1975, les soldats de la Compagnie Parachutiste d'Infanterie de Marine de l'ex-Afrique Equatoriale Française.

«*Unité de héros méconnus, animés d'une même foi, encadrés d'officiers et de sous-officiers exemplaires dans lesquels ils avaient une confiance absolue, ces hommes instruits pour combattre, par le choc et par la surprise, ont écrit, avec leur sang, une page de gloire qui restera dans les annales des parachutistes des Troupes de Marine.*»

Les commandes sont à adresser au nouveau siège de l'Amicale de la CPIMa (68, avenue Lt Jacques Desplats, BP 60339, 81108 CASTRES CEDEX) accompagnées d'un chèque de 50 euros à l'ordre de l'Amicale de la CP.

LE NOUVEAU PRÉSIDENT DES ÉLÉPHANTS NOIRS



André PIASKOWSKI a effectué plus de trente-cinq années de service dont vingt-trois au sein des troupes aéroportées. Son parcours commence en décembre 1965 au 1° RPIMA comme engagé volontaire. Il gravira un à un tous les échelons de la hiérarchie, des grades des militaires du rang, des sous-officiers et d'officiers jusqu'à celui de chef de bataillon.

Chef de groupe à la CPIMa au 3° Cdo, il est grièvement blessé à Gouro (B.E.T.) en mars 1970 en menant l'assaut de son groupe. Un an plus tard, au 8° RPIMA, il est volontaire pour repartir à la CPIMa et est muté au 1° Cdo d'avril 1971 à juin 1972.

Il servira 14 ans au 3° RPIMA, puis commandera les CCS des 2° et 9° RIMA et terminera sa carrière au 21° RIMA en 2001. Vingt-trois campagnes et séjours de longue durée jalonnent sa carrière.

Il est officier de la L.H, Médaille militaire, officier de l'O.N.M., V.M avec 3 citations, T.O.E. avec 1 citation. Blessé de guerre.

UN ÉLÉPHANT NOIR A L'HONNEUR

Notre ami Jean-Pierre Bonin (CP-1970/71) a été décoré de la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur le 25 juin 2017 à Bayonne.



NOTRE SITE INTERNET

Nous rappelons que notre site internet est accessible à tous les internautes sur le lien suivant : <http://www.amicale-cp.com/cpima/index.php/fr/>

Tous les *Eléphants Noirs* sont invités à le visiter, sans oublier de le faire connaître à leurs amis. Sur la page d'accueil, il suffit de cliquer sur chacun des titres des rubriques pour les découvrir.

Les animateurs en sont Jean-Pierre Sandoz et Jean-Claude Tonino.

NOUVEAUX ADHÉRENTS

A.Bouche (A-70/71) ; J.Chaigneau (S) ; G.Constant (A-62/63) ; P.Ferret (A-72/73) ; T.Guilloux (S) ; H-M.Haettich (A-54/56) ; A.Hénaff (A-70/71) ; Y.Kittel (S) ; J-L.Lebougre (A-71/72) ; A.Leclerc (S) ; M.Loubry (S) ; R.Rabasse (A-63/65) ; P.Rebondy (A-71/72) ; C.Sanchez (S) ; D.Vieilhomme (S).

LE MOT DU TRÉSORIER

Notre trésorier rappelle à nos fidèles adhérents que la cotisation annuelle est payable par chèque (à l'ordre de l'amicale de la CP, à la nouvelle adresse du siège à Castres), au plus tard lors de chaque assemblée générale.

Son montant (15 euros) est resté inchangé, depuis l'an 2000.

A ce jour, de nombreuses cotisations 2017 sont encore attendues. Nous demandons aux retardataires de régulariser leur situation.

Des modèles réduits de l'insigne de la CPIMa (Pin's) sont disponibles au prix de 5 euros l'unité.

La cravate CPIMa (photo) est vendue par l'Amicale au prix de 10 euro l'unité (11euro avec les frais d'expédition par voie postale).

